

TRACES DE MÉMOIRE

n° 26
Décembre
2017

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

**CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL**

| TRIMESTRIEL N° 26 | OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2017
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

L'image de l'enfant dans
le roman dystopique
p. 2

AUSCHWITZ

Le sort des enfants à
Auschwitz-Birkenau
p. 4

APPROFONDISSEMENT

Des enfants et des hommes
p. 6

SAVIEZ-VOUS QUE...

...les enfants peuvent devenir
victimes d'images ?
p. 10

INTERROGATION

Le cas de Lidice
(troisième partie)
p. 13 + fiche pédagogique

RÉFLEXION

La vérité nue
p. 15

VARIA

p. 18



©UR

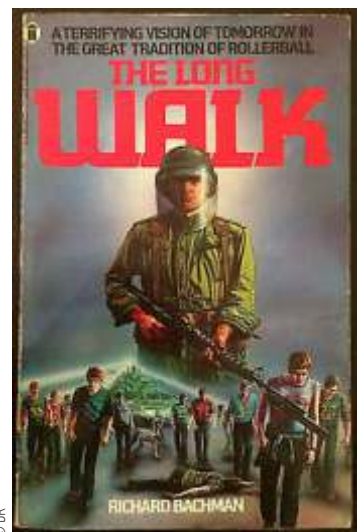
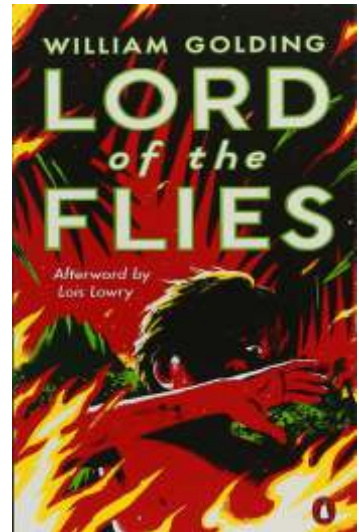
ACTUALITÉ

La victime devient le sauveur

— Le roman dystopique connaît un immense succès depuis quelques années. On y découvre une toute autre image de « l'enfant dans les zones de conflit ».

L'image de l'enfant dans le roman dystopique

De la victime au héros



Publié en 1954, le livre *Sa Majesté des Mouches* de William Golding n'est pas le premier récit dystopique à rejoindre les rayons des bibliothèques, mais son originalité est d'être centré sur les enfants. Comme victimes, mais aussi comme bourreaux. La loi du plus fort, la propagande, le pouvoir des mots, l'esprit grégaire, le bouc émissaire, tous les ingrédients sont réunis pour transformer en état totalitaire ce qui, au début, n'est qu'un microcosme composé par un pur hasard d'une bande de petits bouts d'homme perdus. William Golding fait s'écraser sur une île déserte, quelque part dans l'océan Pacifique, plusieurs enfants fuyant la guerre lors d'une opération d'évacuation. Bien vite, leur espoir d'être secourus se transforme en lutte pour « régner ». Les leaders naturels et les amoureux du pouvoir vont rapidement entrer en opposition directe. Doit-on élire un chef ? Ou le plus fort, le plus intelligent, le meilleur chasseur doit-il prendre automatiquement la tête du groupe ? Et que faire des faibles, des ignares, des fainéants, des donneurs de leçons ronchons ? Doit-on voter des lois ? Doit-on pu-

nir ? Jusqu'où ces garçons iront-ils pour protéger leur espace, vont-ils s'entraider ou sera-ce chacun pour soi ? Ce sont tous les agissements d'une population traumatisée par la Seconde Guerre mondiale qui sont passés à la loupe : ceux qui ont profité du pouvoir qui leur a été octroyé temporairement, ceux qui ont souffert sous l'autorité de ces fous aveuglés, les déserteurs, ceux qui ont résisté et ceux qui sont restés solidaires malgré le danger latent, mais aussi ceux qui étaient trop heureux de prendre leur part du gâteau et, surtout, ceux qui ont suivi comme des moutons, parfois en pleine connaissance de cause. L'histoire se termine par la venue de soldats intrigués par la fumée qu'ils ont repérée. Les militaires confrontent alors les enfants à la cruauté de leurs actes avant d'embarquer sur le navire qui les remmènera dans une guerre qui sévit toujours. Il faudra attendre 1962 pour qu'un adolescent tienne à nouveau le rôle principal dans une autre histoire relatant le désespoir : *L'Orange mécanique* d'Anthony Burgess. Les récits dystopiques d'avant cette période mettent généralement en scène de jeunes adultes amoureux qui sou-

© DR



© DR

haitent échapper à la société froide et injuste où ils vivent, voire la faire tomber : dans *Le meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley, *La Ferme des animaux* (1945) et *1984* (1949) de George Orwell et *Fahrenheit 451* (1953) de Ray Bradbury, on ne retrouve pas encore l'image de l'enfant.

En 1969, Stephen King écrit *Marche ou crève*, un roman qui ne paraîtra que 10 ans plus tard sous le pseudonyme de Richard Bachman. L'histoire se passe dans une Amérique alternative, où l'Allemagne a gagné la Seconde Guerre mondiale et où des enfants sont obligés de courir un marathon, dont le prix est leur propre vie. Le roman regorge de références aux jeunes élites de Hitler et trahit le dilemme absolu entre solidarité et rébellion d'une part, sage docilité d'autre part, lorsque sa propre vie est en danger.

Dans les années 1970, 1980 et 1990, on ne publie que peu d'œuvres littéraires dont le rôle principal est tenu par des enfants, mais depuis le nouveau millénaire, on assiste à une véritable explosion du genre : enfants et adolescents apparaissent dans chaque histoire à succès, et notamment dans la littérature jeu-

nesse, où la nouvelle dystopie enregistre triomphe sur triomphe : *Armageddon's Children* de Terry Brooks, *La Cité de l'Ombre* de Jeanne DuPrau, la trilogie des *Hunger Games* de Suzanne Collins, la trilogie *L'épreuve* de James Dashner et la trilogie *Divergente* de Veronica Roth sont des histoires dont tous les adolescents d'Europe et d'Amérique ont lu le livre ou vu le film. Ils dressent le portrait de l'enfant en temps de guerre, de troubles et de confusion absolue, pratiquement toujours en l'absence totale de toute protection parentale. L'enfant reste une victime, mais il prend également les choses en mains, il devient le héros et sauve d'autres enfants, parfois même les parents. La confiance dans les adultes disparaît ou est trahie, si tant est qu'elle ait jamais existé. Au 21^e siècle, la représentation de l'enfant pendant un conflit est à des années-lumière des images du bambin enfermé dans le ghetto, de l'enfant en pyjama rayé ou de la petite fille au nappalm. ■

Georges Boschloos
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Ludovic Pierard

Le sort des enfants à Auschwitz-Birkenau

Outre les adultes, depuis 1940, les nazis déportèrent aussi des enfants polonais vers Auschwitz. En 1942-1943 des enfants de la région de Zamość (dont la plupart furent rapidement assassinés) ont été déportés avec des adultes vers Birkenau. En 1944, des enfants de Varsovie ayant survécu à la révolte de la ville en août de la même année arrivèrent également. Les enfants juifs eux, furent déportés dès 1942, en compagnie de leurs parents. La grande majorité fut expédiée à la chambre à gaz. Il arrivait cependant que des garçons et des filles soient maintenus en vie et envoyés au travail. En général il s'agissait de ceux âgés de plus de 14 ans, mais des exceptions d'enfants plus jeunes sont connues. Les enfants du ghetto de Theresienstadt ont été envoyés dans le *Theresienstadt Familienlager*, un sous camp à l'intérieur de Birkenau, le B11b. Dans un autre « camp des familles », celui destiné aux Tsiganes, on retrouve également des enfants en compagnie de leurs parents. Ces deux

exemples sont des exceptions à la règle, car normalement les détenus étaient strictement séparés par sexe. Le médecin SS Josef Mengele pratiquait des expériences sur des enfants d'origine juive et tzigane à Birkenau, ceci donna un court – mais cruel – sursis de vie à ces enfants cobayes. Les deux sous camps furent finalement liquidés et les enfants qui étaient encore en vie à ce moment ont été assassinés. D'autres (venant essentiellement de Biélorussie) ont été déportés vers

Auschwitz–Birkenau en 1943 et 1944. La majorité de ces enfants fut ensuite transférée vers des camps spéciaux pour enfants près de Łódź, en particulier vers Potulice et Konstantynów.

Jusqu'à la moitié de l'année 1943, tous les enfants nés à Auschwitz étaient tués d'une pique de phénol dans le cœur et ce, sans distinction d'origine. Passé cette date, les enfants non-juifs sont laissés en vie. D'un point de vue administratif ils étaient considérés comme de nouveaux arrivés et

Intérieur de la baraque I3 du camp des femmes (B1a) à Birkenau



© Frediano Sessi / Carlo Siletti

À la libération du camp →
d'Auschwitz, les enfants
montrent leurs bras tatoués



de ce fait, tatoués sur les cuisses ou le postérieur. En raison des mauvaises conditions de vie dans le camp, peu de nourrissons arrivaient à survivre. Les enfants de mères juives étaient assassinés jusqu'à la fin octobre 1944, date à laquelle les exterminations cessèrent. Selon les données, au moins 700 enfants sont nés à Auschwitz-Birkenau (y compris les Tsiganes). À partir de l'automne 1943, les enfants étaient installés dans des baraquements à part (le n° 31 et 32) dans le camp des femmes (Bla) à Birkenau. À cause du taux de mortalité élevé, les autorités du camp ont fini par permettre des conditions un peu plus favorables à la survie. Ainsi, les rations furent augmentées et certains baraquements furent même décorés de dessins par des détenus. Le *Familienlager* des Juifs de Theresienstadt et celui des Tsiganes disposaient même d'écoles rudimentaires.

Depuis 1942, des enfants polonais de la région de Zamość (dans le sud-est de la Pologne actuelle) furent déportés avec leurs parents dans le cadre de l'*Aktion Zamość*. Cette action faisait partie du *Generalplan Ost* élaboré par les nazis qui avait pour but de coloniser des terres fertiles à l'Est par des Allemands. Afin d'atteindre ce but, les populations locales devaient être déplacées. Pour les Juifs cela signifiait concrètement une déportation vers les centres d'extermination de Bełżec, Majdanek et

Auschwitz pour y être assassinés. Les Polonais (non-juifs) étaient déportés dans des conditions très dures. La région autour de la ville de Zamość était jugée intéressante par les nazis compte tenu de la fertilité des sols et de la présence de *Volksdeutschen* depuis le XIX^e siècle. Le déplacement des Polonais avait encore un autre aspect : les enfants « germanisables » étaient envoyés en Allemagne, après des sélections raciales très rigoureuses, pour agrandir des familles allemandes n'ayant pas pu en avoir. Ceci n'était toutefois jamais d'application pour les enfants juifs ni pour la plupart des enfants slaves. On estime ainsi qu'entre 200 et 300 enfants, pour la plupart des filles, de la région de Zamość furent tués au phénol à Birkenau. L'historienne Helena Kubica évalue que 232 000 enfants ont été déportés à Auschwitz, dont environ 216 000 enfants juifs, 11 000 enfants tsiganes, 3 000 enfants polonais et plus de 1 000 enfants d'origine biélorusse, russe ou ukrainienne. 22 342 enfants et jeunes gens (de moins de 14 ans) ont été enregistrés dans les registres du camp.

Pendant l'évacuation du camp, des enfants ont été obligés de participer aux marches de la mort. Environ 700 furent « libérés » à Auschwitz et Birkenau le 27 janvier 1945, n'ayant pas eu la force de participer à l'évacuation. Les recherches récentes du Dr Laurence Schram ont démontré que depuis la Belgique 4 245 enfants juifs de moins de 15 ans ont été déportés vers Auschwitz. Seulement huit garçons et six filles en revinrent vivants. ■

Frédéric Crahay

Directeur
ASBL Mémoire d'Auschwitz

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz organise annuellement le voyage d'études *Sur les traces de la Shoah en Pologne*. Lors de ce voyage vous visiterez Zamość et en apprendrez davantage sur l'*Aktion Zamość* et le *Generalplan Ost*. Vous trouverez plus d'informations concernant ce voyage dans la rubrique Varia de ce numéro de *Traces de Mémoire*.

Des enfants et des hommes

15 juillet 1937. Weimar. 149 prisonniers du camp de concentration de Sachsenhausen arrivent en camion. Bientôt, la forêt de la colline de l'Ettersberg tombe sous les coups de haches des opposants au régime nazi. Démunis de tout, sans chevaux, sans wagons, les hommes ont pour mission de déboiser le terrain, de poser des canalisations, des lignes électriques et de construire des routes. Le rythme et les conditions de travail sont infernaux. Ils commencent à l'aube et ne s'arrêtent qu'à la tombée d'une longue journée d'été. Les esclaves œuvrent à l'édification d'un nouveau camp de concentration, le camp de Buchenwald. D'autres détenus arriveront en renfort, les indésirables, les parasites de l'industrielle société allemande. La Gestapo a mené une vaste opération d'arrestation de mendiants, de vagabonds, de chômeurs, de tziganes et d'alcooliques et les a acheminés à Weimar. Leur nombre s'élève à 4 000, soit 59 % de la population du camp en construction. Les antifascistes allemands et autrichiens, représentent quant à eux 21 % et les Juifs, allemands et autrichiens, 16 % ; on compte également des témoins de Jehova et des criminels de droit commun.

Au cours de l'évolution de la guerre, la population de Buchenwald s'internationalise, se diversifie mais aussi, elle rajeunit. Les statistiques démographiques montrent une augmentation quasi constante entre l'été 1940 et l'hiver 1944. En décembre 1944, les moins de 20 ans, et parmi eux des enfants, constituent un tiers du nombre de détenus. Fin septembre 1944, la situation est telle que le chef du camp, Hermann Pister, donne l'ordre d'envoyer à Auschwitz un transport composé exclusivement d'enfants et d'adolescents tziganes, qui seront assassinés dans les chambres à gaz. Paradoxalement, l'âge moyen des SS chargés de la surveillance du camp, les escadrons SS *Toten-*

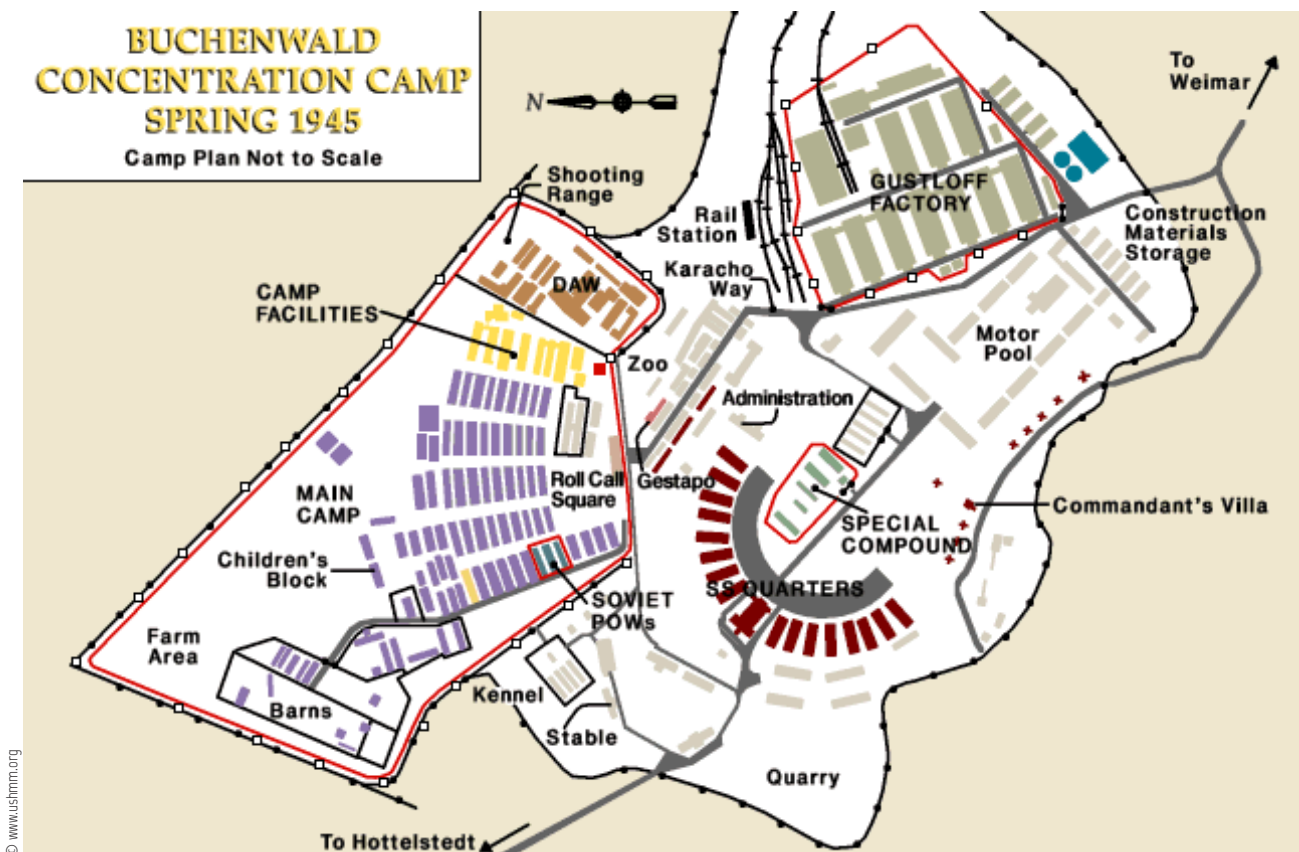
kopf, augmente. Vu les conditions de recrutement strictes, à savoir, entre autres, « être jeune, en bonne santé », la majorité des hommes eux avaient, à l'ouverture du camp, moins de 21 ans et les plus jeunes, 16 ans. Plus tard, ces derniers seront appelés à rejoindre les rangs de la *Waffen-SS* en action sur le front où ils seront plus utiles. Des hommes de 30 à 40 ans, voire même des invalides de guerre, les remplaceront au camp.

Les enfants et les jeunes internés à Buchenwald sont originaires des pays tombés sous le joug nazi. Lors de l'invasion de la Pologne, la SS enrôle de force des jeunes Polonais, Juifs et Roms condamnés aux travaux de construction qui par nature sont exténuants et sur-

tout effectués sous la surveillance constante des SS. Le sort de toute cette jeunesse, qui augmente en nombre, éprouvée tant physiquement que psychologiquement, livrée à elle-même et vouée à une mort inéluctable ne laisse pas certains détenus indifférents. Des initiatives personnelles, ponctuelles ou organisées se multiplient. Elles ont pour but, dans la mesure du possible, de mettre à l'abri les enfants et les adolescents, de les préserver de l'épuisement physique, de la violence des gardes, de la détresse, et aussi des pédophiles déclarés ou occasionnels. Sur la carte du camp de 340 hectares, plusieurs emplacements se distinguent par la présence d'enfants et de très jeunes adolescents. Tandis que leurs aînés âgés

BUCHENWALD CONCENTRATION CAMP SPRING 1945

Camp Plan Not to Scale



de 17 à 20 ans, et donc jugés aptes au travail, sont affectés aux *Kommandos* de travail avec les adultes, les plus jeunes, eux, se retrouvent dans une situation très précaire puisque pour les SS, ils sont totalement « inutilisables » et donc courent le risque d'être envoyés dans les chambres à gaz à Auschwitz. Cependant, seuls trois lieux, le *Block 8*, le *Kleine Lager* (le « Petit Camp ») et le *Kinderblock 66*, sont indiqués à l'attention des visiteurs.

Block 8

L'hébergement dans ce *block* de jeunes Polonais, Juifs et Tziganes, envoyés à Buchenwald et assi-

gnés aux travaux forcés de construction, est le résultat de tractations entre les SS et des détenus communistes. En 1943, le doyen du camp, le communiste Erich Eschke, propose aux SS d'ouvrir une école destinée à ces adolescents pour leur inculquer la discipline du camp, leur enseigner l'allemand et même les former au métier de maçon. Cet exploit fut rendu possible grâce à la détermination de Wilhelm Hammann, homme politique et pédagogue allemand, Franz Leitner, communiste autrichien et Fyodor Mikailichenko, un jeune Russe de 16 ans. Tous trois reçurent le titre de « Juste parmi les Nations » après la guerre.

Le *Kleine Lager* et le *Kinderblock 66*

En 1942, Buchenwald se dote d'une zone connue sous le nom de « Petit Camp ». Cette zone de quarantaine sépare les hommes du camp des nouveaux arrivants qui se retrouvent parqués dans d'anciennes écuries.

Les premiers enfants du *Kleine Lager* sont juifs, sinti et roms. Ils viennent d'Auschwitz pour augmenter la main-d'œuvre nécessaire aux besoins croissants de l'industrie allemande. Trois ans plus tard, le Petit Camp surpeuplé se métamorphose en un mouoir indescriptible : les SS évacuent les camps de l'Est vers l'Allemagne et



© Caroline Heine

← *Jedem das Seine*, librement traduit par « à chacun ce qu'il mérite » était la phrase d'accueil au dessus de la porte d'entrée du camp de Buchenwald

les nombreux prisonniers des « marches de la mort » affluent à Buchenwald. En janvier 1945, le Comité International Communiste du camp et le réseau de résistance juive parviennent à rassembler, au sein même du Petit Camp, des centaines d'enfants dans un *Block* qu'ils placent sous la responsabilité d'Antonin Kalina, un communiste tchécoslovaque. Les conditions de vie atroces, les maladies qui infestent cette partie du camp protègent en quelque sorte les jeunes des SS qui ne s'y rendent que très rarement par crainte d'être infectés. Un fait unique et exceptionnel, les enfants sont dispensés des appels à l'extérieur. On les compte à l'abri du froid dans le *Block 66*. Les prisonniers font leur possible pour les occuper, leur apporter de la nourriture, du réconfort et un sentiment de protection.

En plus de ces initiatives organisées par les divers réseaux de résistance de Buchenwald, des témoignages individuels d'actes

d'aide spontanés envers les jeunes viennent s'ajouter, comme celui d'Ernst Klimt, un jeune Sinti. Ernst a 14 ans lorsqu'il se retrouve seul à Buchenwald après avoir été interné à Auschwitz et y avoir perdu sa famille. Ernst fait preuve d'un tel courage, de détermination et d'audace qu'il se forge sans le savoir une réputation parmi les prisonniers. Déclaré inutile car à bout de forces, on le retire des usines Gustloff situées en bordure du camp pour l'envoyer dans une carrière où il se blesse. Après quelques jours de repos, il demande à un SS de le transférer ailleurs. Il se fait passer pour un tailleur et se retrouve à l'atelier de couture. Pour prouver au SS qu'il ne lui a pas menti, il doit lui confectionner un pantalon en deux jours, mission vouée à l'échec. Deux tailleurs s'acquittent de la tâche à sa place et Ernst devient leur apprenti. Son histoire fait le tour du camp. Quelques semaines plus tard, les SS ordonnent d'établir une liste de transport de

200 enfants destinés à Auschwitz. Le numéro du jeune garçon figure sur ladite liste. En dernière minute, douze matricules sont changés dont celui d'Ernst reconnu par les prisonniers responsables du choix des personnes destinées au transport. Le lendemain, Ernst se retrouve dans un *Kommando* extérieur loin des SS.

Avec l'aide de camarades du Bureau des Statistiques, de l'infirmerie et du doyen du camp, Baptist Feilen, communiste allemand, sauve des jeunes Soviétiques et Polonais en les intégrant dans le *Kommando* de la lessive. Cette affectation leur évite de travailler à la construction des routes, poste très éprouvant physiquement et soumis à la violence des SS.

Ce ne sont que quelques exemples parmi d'autres.

Parmi les milliers d'enfants et jeunes déportés à Buchenwald, seuls 904 sont encore en vie lorsque la *Third US Army* libère le camp. Les médecins américains s'occupent d'eux immédiatement

Un petit cheval, sculpté dans un bout de bois par des détenus adultes pour essayer de distraire les enfants →



© Caroline Heine

mais en dépit des soins, certains meurent. Les enfants qui n'ont pu être réunis avec leur famille sont envoyés en Suisse, en Grande-Bretagne, en France et en Tchécoslovaquie où ils continuent d'être soignés.

Mais qu'en est-il de la commémoration de ces actes de résistance, de résilience et de solidarité qui ont eu lieu dans un contexte de déshumanisation totale, dans un monde où la survie individuelle prédomine ? N'oublions pas que les chances de survie des jeunes étaient très faibles, et que malgré tout, des prisonniers ont fait le pari de s'investir dans leur avenir, plus qu'incertain, en prenant d'énormes risques parfois au péril de leur vie. La présence d'une population juvénile à Buchenwald ne saute pas vraiment aux yeux du visiteur du Mémorial. Sans guide, on risque peut-être de passer à côté des indications marquant ces lieux remarquables. Si on ne se rend pas à la Tour de la Libération, située à l'écart du camp, on ne

voit pas l'ensemble de statues de prisonniers et l'enfant tenant la main de l'un d'eux. Pourtant, il y a quelques années, des bornes interactives étaient posées à l'emplacement des Blocks 8 et 66 et à celui du « Petit Camp ». Le visiteur pouvait s'y arrêter et écouter l'histoire de chacun des endroits et les souvenirs de quelques enfants y ayant vécu. Il est dommage qu'elles aient été enlevées. Enfin, dans le bâtiment réservé à l'exposition permanente sur l'histoire du camp se trouvent quelques vitrines abritant des objets qui relatent la collaboration entre les prisonniers et l'attention portée aux enfants. Mais sont-elles à même de faire prendre conscience des accomplissements extraordinaires de quelques hommes, des actes réfléchis et spontanés qui ont permis à certains enfants et adolescents de survivre dans l'enfer de Buchenwald? ■

Sabine Bordon

Chercheur associé CEGESOMA

Bibliographie

COMBE, Sonia, *Une vie contre une autre : échange de victime et modalités de survie dans le camp de Buchenwald*, Paris, Fayard, 2014.

STEIN, Harry, *Buchenwald Concentration Camp, 1937-1943: a Guide to the Permanent Historical Exhibition*, Gedenkstätte Buchenwald, Wallstein, 2010.

Buchenwald-Kinder, Eine Hörinstallation an drei Orten, Gedenkstätte Buchenwald, s.d.

HERBERT, Ulrich, ORTH, Karin, DIECKMANN, Christoph, *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager, Entwicklung und Struktur Band I*, Wallstein, 2002

STEIN, Sabine, "Es gibt hier keine Kinder, Jugendliche und Kinder im KZ Buchenwald", in : *Treffen der Nachkommen*, Vortrag, 9 September 2017.

...les enfants peuvent devenir victimes d'images ?

La « Hitlerjugend », une jeunesse « malléable »

Lorsque le NSDAP, le parti nazi d'Hitler, voit le jour au début des années 1920, ses idéologues jettent leur dévolu sur la jeunesse allemande qui, dès ce moment, sera endoctrinée¹ et immergée dans l'idéologie nazie. Hitler et les siens doivent rééduquer une génération d'adultes, mais ils pourront entièrement modeler les jeunes selon les idéaux du national-socialisme.

En 1938, Hitler résume donc l'éducation de la jeunesse allemande comme suit : « Cette jeunesse n'apprend rien d'autre que penser et agir en Allemand. Si un garçon ou une fille âgée de 10 à 14 ans devient membre de nos organisations, il ou elle commence par la *Jungvolk*, puis la *Hitlerjugend*. Ensuite, nous les intégrons dans le parti, l'*Arbeitsfront*, la *SA* ou la *SS*. S'ils ne sont toujours pas de vrais nationaux-socialistes, ils sont transférés au Service du Travail. Si tout sentiment de classe ou de rang n'a pas disparu, la *Wehrmacht* les prendra en charge pendant deux ans pour l'annihiler définitivement. Et ils ne s'en détacheront plus de toute leur vie. »²

Reichsjugendführer von Schirach

En 1931, Hitler place le jeune aristocrate Baldur von Schirach à la tête de la *Hitlerjugend*. Sa mission est d'homogénéiser les nombreux mouvements de jeunesse éparpillés du Reich. Ce qui, à première vue, ressemble à du simple scoutisme (vivre des aventures sous le signe de la fraternité) dissimule en

réalité des arrière-pensées plus sinistres : l'éducation morale de la jeunesse par les idéologues nazis. Bien qu'aucun jeune ne soit forcé de faire partie de la *Hitlerjugend*, ceux qui refusent seront victimes d'intimidations et d'exclusion de la communauté.

La première formation donnée aux jeunes, et la plus importante, est de tendre vers la perfection physique, suivie bien entendu par

Le jour de son dernier anniversaire, Hitler félicite la jeunesse engagée dans la bataille de Berlin, perdue d'avance



©DR



© DR

← Une affiche du film *Quex*. Le sous-titre interpelle le lecteur : « *Un film sur l'esprit de sacrifice de la jeunesse allemande* »

d'autres vertus, comme en témoigne Klaus Mauelshagen (jeune hitlérien) : « Les garçons de la *Jungvolk* sont forts, silencieux et loyaux. Les garçons de la *Jungvolk* sont des camarades. Leur plus grand bien est l'honneur. »³ L'éducation paramilitaire de la jeunesse allemande sert une cause « supérieure » : fournir des soldats à la SS, l'ordre noir de Himmler.

Quex, le jeune héros nazi allemand sur grand écran

Né en 1916, Herbert Norkus est un nazi engagé dès son plus jeune

âge. Ses camarades le surnomment Quex, ce qui signifie mercur en allemand, en raison de la diligence avec laquelle il exécute les ordres. En 1932, âgé de 15 ans, alors qu'il distribue de la propagande nazie à l'approche des élections, son équipe croise le *Rote Jungfront*, un groupe de jeunes communistes, et une bagarre éclate dans la rue. Herbert Norkus est poignardé et décède de ses blessures. Les idéologues nazis vont veiller à ce que la mort d'Herbert Norkus ne passe pas inaperçue. Le meurtre de Quex doit servir une cause supérieure et inspirer un culte des martyres au sein de la jeunesse.

Le roman *Hitlerjunge Quex* paraît dès la fin de l'année de son décès. À l'automne 1933 sort, sur l'insistance de Joseph Goebbels, ministre de la Propagande, le film *Hitlerjunge Quex - Ein Film vom Opfergeist der deutschen Jugend*, basé sur le livre. Herbert Norkus est interprété par le jeune acteur allemand Jürgen Ohlsen, dans un récit adapté pour coller à l'idéologie défendue. À la fin du film, Quex connaît une mort des plus héroïques. Affalé dans les bras de ses camarades, il regarde droit devant lui, gravement blessé, et marmonne vaillamment ces dernières paroles avant de rendre l'âme : « Notre drapeau flotte devant nous... » S'ensuit

SAVIEZ-VOUS QUE...

Le film *Quex* apprend à la jeunesse hitlérienne manipulable comment se sacrifier pour le peuple allemand. Beaucoup de ces enfants périront dans la bataille. →



l'image d'une marche héroïque de jeunes, accompagnée du *Fahnenlied der Hitlerjugend*, un chant écrit par Baldur von Schirach. Commencé par la devise « Vorwärts! Vorwärts! » (« En avant ! En avant ! »), le message qu'il transmet ne laisse planer aucun doute. Le refrain reprend des passages du livre : « *Unsere Fahne flattert uns voran - In die Zukunft ziehen wir Mann für Mann - Wir marchieren für Hitler - durch Nacht und durch Not (...)* Und die Fahne führt uns in die Ewigkeit! - Ja die Fahne ist mehr als der Tod! » (« Notre drapeau flotte devant nous - Nous affrontons l'avenir côte à côte - Nous marchons pour Hitler - traversant la nuit et les périls (...) Et le drapeau nous guide vers l'éternité ! - Oui, pour nous, le drapeau est plus important que la mort ! »)⁴

Approche critique

Le film ne présente pas Norkus comme une victime des communistes, mais comme l'enfant qui se sacrifie pour son pays et son Führer.

Wolfgang Weiss, qui était à l'époque membre des Jeunesses hitlériennes, témoigne après la guerre : « Pour nous, il était un mo-

dèle à suivre. Quex, tout comme Herbert Norkus, était prêt à tout. Il est allé jusqu'à mourir pour son Führer bien-aimé. Tout ça avait un côté très mystique. »⁵

Une mort en martyre et la promesse d'une gloire éternelle ne laissent aucun jeune insensible. Sally Perel pose néanmoins une question essentielle : « Peut-on commettre plus grand crime contre la jeunesse ? Faire croire ça à des gamins de 12 et 13 ans. »⁶

À la fin de la guerre, les grands dirigeants nazis sacrifient la jeunesse allemande. Goebbels crée le *Volkssturm*, une milice populaire composée de vieux et d'enfants. Les membres innocents des Jeunesses hitlériennes ne deviennent alors ni plus ni moins que des enfants-soldats précipités dans un combat perdu d'avance, avec une fin tragique pour beaucoup...

Survivant de la Shoah, Imo Moszkowicz raconte : « Coupables ? Non, ces jeunes n'ont jamais été coupables. Ils ont été transformés en coupables par les parents, le *Fähnleinführer* et Baldur von Schirach. »⁷ ■

Johan Puttemans

Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Ludovic Pierard

Exposition « Les victimes de l'image »

Cette exposition itinérante et gratuite de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz a pour but d'inciter le visiteur à réfléchir sur le pouvoir et le sens des représentations contemporaines. Ce qu'elles permettent de comprendre ou font voir sans comprendre, mais aussi ce qu'elles cachent ou ce qui leur échappe.

Plus d'informations dans la rubrique VARIA de cette publication.

(1) Chercher à gagner (qqn) à une doctrine, un point de vue, Le nouveau Petit Robert, 1996, p. 757

(2) Série documentaire *Hitlers beulen*. 4^e partie : Baldur von Schirach, *La jeunesse sous Hitler*, ZDF-Production, 2002

(3) *Ibid.*

(4) <http://ingeb.org/Lieder/vorwärts.html>

(5) Série documentaire *Hitlers beulen*, op. cit.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

Le cas de Lidice (3^e partie)

Comment peut-on visualiser l'inqualifiable dans un mémorial ?



© www.lidice-memorial.cz

↑ L'artiste Marie Uchytilova

Dans les éditions de *Traces de Mémoire* des mois de mars et juin 2017, nous avons déjà évoqué le sort terrible des habitants de Lidice en République tchèque après l'attentat réussi contre le dirigeant nazi Reinhard Heydrich. La vengeance d'Hitler fut sans limites : après le massacre et la déportation des parents, les enfants « germanisables » furent envoyés en Allemagne, afin d'y grandir dans de nouvelles familles (TDM n°23). Les 82 enfants qui n'ont pas réussi à passer les sélections rigoureuses des nazis ont été envoyés durant l'été 1942 vers le centre d'extermination de Chełmno afin d'y être assassinés dans des camions à gaz (TDM n°24). Ils symbolisent depuis cet événement le crime des crimes au cœur de cette tragédie. Les enfants, qui sont par essence innocents, on n'y touche pas. Après la guerre, quand les plaies furent pansées, on s'interrogera sur la manière de commémorer dignement ce crime.

La réponse vint d'une femme, une artiste et enseignante en sculpture de Prague : Marie Uchytilova. Elle décida, dès 1969, de réaliser une statue grandeur nature de chacun des 82 enfants. Le travail lui prit près de deux décennies. Le défi fut de taille, car chaque sta-

tue devait avoir exactement les traits de l'enfant qu'elle représentait. L'artiste rencontra des mères de Lidice qui avaient survécu. Pendant le temps que Marie Uchytilova travailla aux statues, son atelier fut visité par des dizaines de milliers de personnes venant des quatre coins du monde. La version en plâtre du monument fut achevée en 1989. Le but était cependant de réaliser les statues en bronze, ce qui fut trop onéreux pour Marie Uchytilova qui ne put en concevoir que trois sur 82. Comme un malheur n'arrive jamais seul, elle décéda subitement le 16 novembre 1989, victime d'une crise cardiaque. Son rêve de voir érigées les 82 statues en bronze sembla condamné dans un premier temps. C'était cependant sans compter sur la ténacité de son époux Jirí Václav Hampl, qui reprit le flambeau dès 1990 et s'en alla trouver des subsides pour financer les travaux. La République tchèque intervint et des fonds privés vinrent de l'étranger. Entre 1995, année du coulage du socle en béton et 2000, date à laquelle la dernière statue en bronze fut apposée, le projet ne connut plus de répit. Depuis, 42 statues de filles et 40 de garçons contemplant la vallée où se dressa jadis leur village. Dans l'esprit de Jirí Václav Hampl et de

Marie Uchytilova, ils ont repris leur place auprès de leurs parents assassinés.

Comme la plupart des monuments publics, celui des enfants de Lidice a eu à souffrir de vandalisme. En novembre 2010, malgré l'aspect presque sacré que représente ce lieu pour les Tchèques, la statue d'une fillette fut dérobée. L'affaire fit grand bruit et l'argent pour couler une nouvelle statue fut vite rassemblé. Dès lors, 82 statues se dressent à nouveau derrière un tapis de fleurs et de jouets que les visiteurs viennent déposer de temps à autre. Aujourd'hui, ces enfants sont devenus le symbole de tous les enfants qui ont à souffrir de la guerre, ainsi que le voulut leur créatrice. ■

Frédéric Crahay

Directeur
ASBL Mémoire d'Auschwitz

→
Détail du
monument
des enfants
de Lidice



© www.lidice-memorial.cz

N O M _____

CLASSE _____

Cherche un autre monument qui montre la souffrance de l'enfance.

Pour t'aider, réfère-toi à la statue à Londres
(*Traces de Mémoire* n° 23, mars 2017, p. 10).

Tu trouveras certainement quelque chose sur Janusz Korczak ou
quelqu'un d'autre !

Devoir :

Écris un poème autour des émotions que ces images provoquent ou
évoquent chez toi.

Par exemple

J'ai choisi pour la forme poétique Haiku

« Forgé en bronze,
nous fixant les yeux,
jamais nous n'oublierons. »

Johan Puttemans

Pour ceux qui veulent aller plus loin :

Tu peux également te laisser inspirer par le thème du concours annuel
de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz : « les limites de la vérité. »

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE

est une publication
trimestrielle de

l'ASBL Mémoire d'Auschwitz



www.auschwitz.be

La vérité nue

Deux fillettes...

Un pavé de mémoire, ai-je pensé immédiatement en découvrant, dans un journal, la photo d'un petit garçon irakien de deux ans, nu, dorloté dans les bras robustes et rassurants d'un militaire, où il avait atterri après la reddition du combattant de Daesh qui l'utilisait comme bouclier humain. D'un soldat à l'autre, l'enfant dévêtu, sans défense et vulnérable a connu la violence de la guerre à Mossoul. J'ai « trébuché » sur cette photo dans le journal. Je n'arrivais pas à en détacher les yeux, seul, dévoré par l'envie de serrer ce petit garçon dans mes bras comme s'il eût été mon propre petit-fils. Mossoul devenait soudain si proche. La vérité, nue, devenait soudain si proche. De tout temps, les enfants ont été les victimes d'une violence insensée, comme l'illustrent à jamais deux photos de filles nues et désemparées, prises lors de scènes de guerre à Kalevi-Liiva (Estonie) en 1942-1943 et au Sud-Viêt Nam en 1972. Une même souffrance atroce, à trente ans d'intervalle.

Innocentes

Gravée dans notre mémoire collective, la photo de Kim Phuc, *La petite fille au napalm* (1972), nous montre une gamine fuyant son village qui vient d'être détruit par un bombardement au napalm. Nous sommes plongés au plus fort des

combats de la guerre du Viêt Nam. Les troupes d'invasion américaines soutiennent l'armée sud-vietnamienne dans ses tentatives de faire barrage au régime communiste du Nord-Viêt Nam et aux rebelles du Viêt-Cong, mais sans succès. Les combats s'intensifient et la violence sauvage, omniprésente, devient incontrôlable. La région s'enflamme, un feu qui s'étend hors de tout contrôle, avec l'utilisation entre autres de pilonnages massifs, de l'agent orange toxique et du napalm.

Kim Phuc deviendra le symbole de l'horreur des bombardements au napalm et de la violence de la guerre en général. Cette photo montre crûment comment une petite fille et les autres enfants qui l'entourent sont transformés en simples marionnettes, acteurs d'un spectacle cruel. Grâce à la télévision, ces images apocalyptiques firent irruption sans crier gare dans nos foyers au début des années 1970. Sans la moindre pudeur. Pour la première fois, la guerre et la violation des droits de l'Homme se retrouvaient au cœur d'un traitement médiatique continu.

Qui eut toutefois le mérite de réveiller les consciences dans le monde entier : ce n'est pas possible, c'est inacceptable. La photo de *La petite fille au napalm* fit très forte impression au sein de l'opinion publique, d'autant plus qu'elle a une histoire : la petite fille porte un nom, elle sera accueillie

et soignée, elle pourra entamer une nouvelle vie aux États-Unis, après les souffrances inimaginables qu'elle a subies à l'âge de l'insouciance. Enfant, elle s'est trouvée au mauvais endroit, un village où les rebelles du Viêt-Cong se terraient parmi les habitants. Elle devenait donc une ennemie. Un dommage « collatéral ». Une enfant.

La fille de Kalevi-Liiva est devenue la victime anonyme des brutalités dégradantes fomentées par les nazis et les SS, mais imaginées et exécutées par des êtres humains. Lors de la *Judenaktion* menée dans les dunes d'Estonie, elle marcha au-devant de sa mort, victime sans défense d'*Einsatzgruppen* impitoyables. Elle devait être détruite. Parce qu'elle était juive, et donc une ennemie. Elle ne fut pas un « dommage collatéral ». Elle a été assassinée intentionnellement.

Qui est cette fille ? Il ne reste plus rien d'elle, si ce n'est cette photo prise par un des bourreaux du *Kommando*, qui eut envie d'immortaliser l'instant en souvenir de l'*Aktion*. On ne lui a pas laissé la moindre chance. Elle n'a pas été recueillie. Elle n'a pas été consolée. Pour elle, pas d'échappatoire. Que du contraire : son droit fondamental à la vie lui a été arraché brutalement. Pas par un instrument anonyme, mais par un être humain proche, qui l'a mise en joue, l'a visée délibérément, ne voulait ou ne pouvait gaspiller une



← Cette photo qui montre un enfant dont le corps a été brûlé au napalm, à réveillé la conscience du monde entier

© Huynh Cong Ut

balle *um sonst* et a abattu la fille nue. Dans le dos. Pourquoi devait-elle être éliminée ? Parce qu'elle était juive. Elle se trouvait au mauvais endroit et elle appartenait à un groupe d'individus de « race inférieure ». L'ennemi donc. Pour eux, elle n'était pas un être humain. Pour les nazis et les SS, la fille de Kalevi-Liiva était un *Stück, Balastexistenz zum vernichten*. Telle est la vérité nue, dont ne doit pas détourner le regard. Et les images à l'époque ? Le monde ignorait, ne voulait pas savoir. Le monde ne le voyait pas, il ne regardait pas ce qui se passait *im Osten*. Ceux qui les contemplait avec satisfaction étaient les dirigeants nazis et les SS. Ces photos et ces images rendaient compte de l'évolution des *Aktionen des Einsatzgruppen*. Elles étaient même souvent rassem-

blées dans des albums photo offerts aux supérieurs. La fille de Kalevi-Liiva n'est pas gravée dans notre mémoire collective. Pas encore.

Seules

Elles sont toutes les deux sans défense, victimes d'une violence et d'une sauvagerie inimaginables. Je suis pris d'un sentiment d'impuissance incommensurable face à la destruction intolérable de la jeunesse innocente. On ne s'y habitue jamais. La petite fille au napalm hurle pour exprimer la douleur qui la brûle et l'angoisse qui l'envahit. Elle est entourée d'autres enfants, seuls eux aussi avec leur souffrance. La fille de Kalevi-Liiva, qui

est déjà presque une femme, accepte son destin inéluctable et croise les mains comme pour prier. Comme si elle tentait ainsi de supporter l'inacceptable, l'insupportable. Où est Dieu ? Où est le soleil ? N'y a-t-il personne ? Malgré son désespoir, une force intérieure émane d'elle, pourtant abandonnée de tous, uniquement entourée de bourreaux lourdement armés. C'est comme si la fille chuchotait ne m'oubliez pas, ne m'abandonnez pas, racontez mon histoire au monde, priez avec moi, priez pour moi. On ne s'y habitue jamais. Elles sont toutes les deux dans l'ombre de la silhouette d'un soldat : un militaire sur la photo de *La petite fille au napalm*, un membre du groupe d'intervention sur celle de la fille de Kalevi-Liiva. Le militaire l'éloigne de l'incendie, le



© DR

Les exécutions massives à Kalevi-Liiva ont fait des milliers de victimes parmi des Juifs venus d'Allemagne et de Theresienstadt



RÉFLEXIONS ÉTHIQUES

Que penses-tu des réflexions suivantes ?

- Mieux vaut commémorer un enfant connu que cent-mille enfants inconnus.
- Commémorer un enfant c'est commémorer un symbole.
- Mieux vaut commémorer un symbole inventé qu'une foule qui risque d'être oubliée.

et un nom, pour ne jamais l'oublier, pour la prendre dans mes bras et la choyer, comme ma propre petite-fille. Pour ne jamais oublier qu'elle est un des 1,5 million d'enfants juifs arrachés à la vie par la terreur nazie et SS entre 1939 et 1945. Neuf enfants juifs sur dix en Europe. Sans raison, brutalement, par des êtres humains. On ne s'y habitue jamais.

Continuons à « trébucher » sur chaque atteinte aux droits à la vie, à l'inviolabilité de l'enfant innocent. Anonyme ou non, Liiva... Par respect, en signe d'espoir et pour le graver dans notre mémoire collective. ■

Bruno Neuville

Traduction : Ludovic Pierard

Bruno Neuville est guide à la Caserne Dossin à Malinnes

Son année : 1954. Il est conteur et voyageur, sobre et réfléchi, il aime être en famille et ailleurs dans le monde. Il recherche le calme et il recherche la communication. Il construit des ponts et des relations humaines. Il regarde le passé et va vers l'avant. Il est constamment en route pour bouger des montagnes.

foyer de violence. Témoin de la cruauté, il l'incite à fuir l'apocalypse pour la diriger vers une sécurité précaire. Il tente de la protéger d'un plus grand malheur en la guidant vers un refuge et l'espoir d'être à l'abri. Il n'y a pas d'espoir dans la photo de la fille de Kalevi-Liiva. Le tas de vêtements visible à l'arrière-plan, touchant et évocateur, suggère ce qui a précédé la scène. La fille a d'abord été forcée de se déshabiller entièrement, pour ensuite être abattue d'une balle dans le dos, nue et sans défense, humiliation ultime, avant d'être jetée dans une fosse commune. Personne ne l'a entendue. Aucun journal n'en a parlé. Personne n'a vu ses mains jointes. Personne ne s'est soucié d'elle. La fille a disparu. Il ne restait plus rien de son jeune corps et de son âme. Rien. On ne s'y habitue jamais.

Intemporel

Je « trébucher » sur ces photos parce que ces atrocités ne s'arrêtent jamais : abuser d'enfants, de jeunes vies, et les exposer à l'horreur et à la barbarie de la guerre. En les voyant, je m'interroge sur la vie, et surtout sur le droit à la vie et au bonheur des enfants. Les photos de Mossoul, du Viêt Nam et de Kalevi-Liiva sont proches de l'intemporalité. La liste des lieux témoins de violences et de violations des droits de l'homme contre des hommes, des femmes et des enfants qui disparaissent souvent dans l'anonymat est intemporelle et sans fin.

La fille de Kalevi-Liiva n'a pas de nom. Appelons-la Liiva. Je retiens son visage frêle, angoissé, et le nom que je lui donne. Une photo



Exposition
itinérante

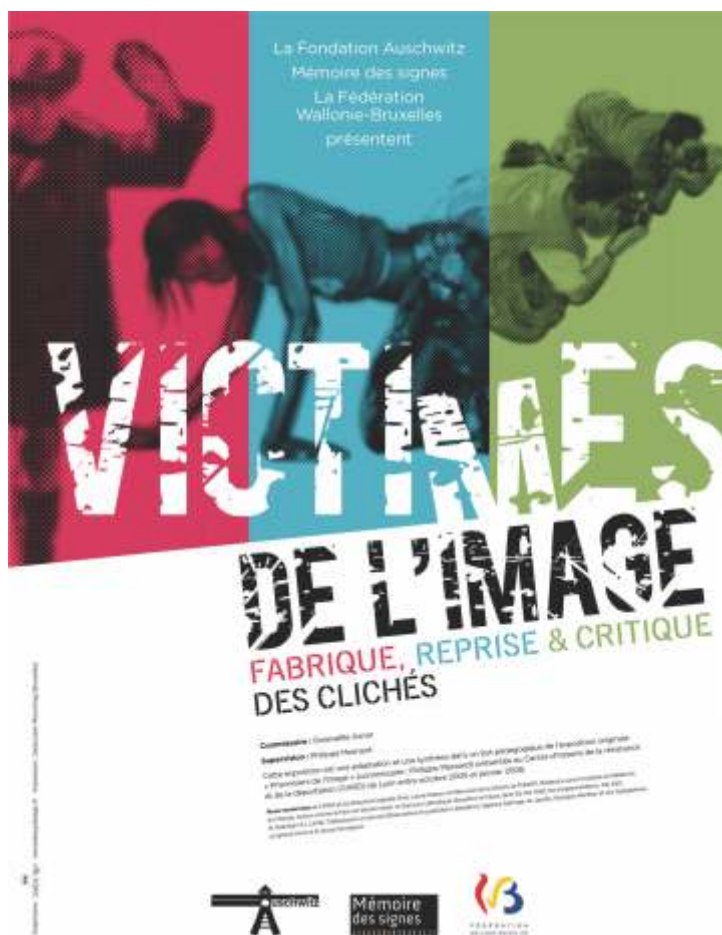
VICTIMES DE L'IMAGE

Demandez les modalités d'emprunt de cette exposition (gratuit).

Il existe un catalogue pédagogique et des carnets didactiques qui accompagnent les panneaux.

N'hésitez pas à nous contacter pour plus de renseignements ou pour réserver l'exposition.

georges.boschloos@auschwitz.be



Victimes de guerre, de catastrophes naturelles, d'épidémies... Les victimes civiles ont envahi depuis un demi-siècle notre quotidien. Nous les voyons dans les journaux, à la télévision, sur des affiches dans la rue, dans le métro. Elles sont devenues en quelque sorte banales, provoquant parfois l'effet inverse souhaité...

Aujourd'hui, les victimes civiles de violences collectives, qu'elles soient dues à des catastrophes naturelles, des épidémies, des guerres ou des génocides sont presque toutes rapidement présentées comme des victimes qu'il faut sauver et dont on devra se souvenir. Ces images sont conçues pour nous émouvoir, pour nous faire réagir rapidement, l'espace de ces quelques secondes où notre regard se porte sur elles. Elles empruntent des codes et des stéréotypes déjà enregistrés dans notre mémoire culturelle pour re-

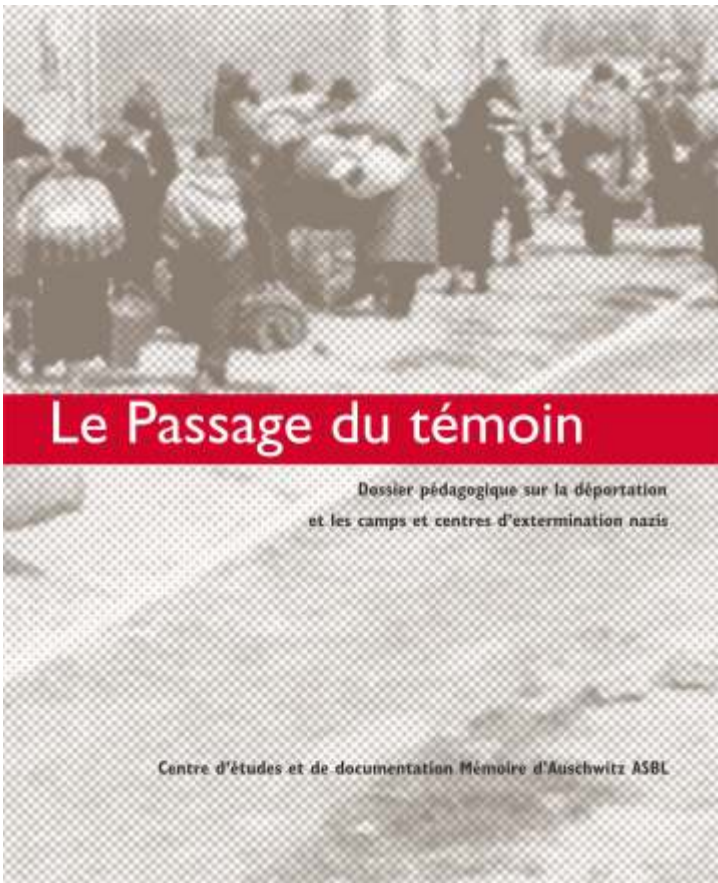
présenter la violence radicale, la terreur, l'horreur, le Mal. Mais ces images dont on sature maintenant notre champ visuel représentent-elles vraiment les victimes ? Un simple cliché surligné d'un slogan, comme toute publicité, ne masque-t-il pas une réalité différente ? Les moyens journalistique, publicitaire et/ou humanitaire ont-ils le pouvoir d'expliquer ces situations et ces événements extrêmement violents auxquels ils font référence ?

« Sans image, pas d'indignation : le malheur ne frappe que les malheureux. La main de secours et des fraternités ne peut alors se tendre vers eux. L'ennemi essentiel des dictatures et des sous-développements reste la photographie et les sursauts qu'elle déclenche. Acceptons-la sans nous y résigner : c'est la loi du tapage. Servons-nous d'elle. » Bernard Kouchner, fondateur de Méde-

cins sans frontières
Servons-nous d'elle ! – dit Bernard Kouchner. *Doit-on vraiment se servir de l'image ? N'est-ce pas ce que faisait la propagande ? N'assiste-t-on pas à de nouvelles formes de propagande ?*

Dans les années 1990, Les humanitaires, photographes et journalistes commencent à critiquer cette mise en scène spectaculaire de la victime en danger. Ils s'interrogent : peut-on se passer d'images ? Le public sait-il lire ? Ces remises en question aboutissent parfois à de nouveaux comportements, de nouvelles manières d'agir.

Cette exposition a pour but d'amener à réfléchir sur le pouvoir et le sens des représentations contemporaines. Ce qu'elles permettent de comprendre ou font voir sans nous faire comprendre, mais aussi ce qu'elles cachent ou leur échappent.



En pratique :

L'exposition - jusqu'au 30 janvier 2018
à la Caserne Dossin à Malines

Le dossier pédagogique (5,00 €)
info et commandes par courriel :
sarah.timperman@auschwitz.be



Dossier pédagogique « Le Passage du Témoin »



Dans le cadre de la commémoration des 75 ans de la déportation des Juifs de Belgique, l'ASBL Mémoire d'Auschwitz collabore à l'exposition « *Le passage du témoin* » proposée par le Musée juif de Belgique. Cette exposition, présentée au musée Kazerne Dossin jusqu'au 30 janvier 2018, est constituée de 37 portraits de rescapés des camps nazis réalisés par le photographe André Goldberg en 1994. Chaque portrait donne la possibilité d'entendre, muni d'un smartphone ou d'une tablette, un extrait de leur témoignage via un code QR.

En lien avec l'exposition, nous proposons un dossier pédagogique qui contextualise les différents thèmes abordés dans les extraits audios proposés. Outre une notice historique et une abondante iconographie, les séquences audios sont retranscrites et accompagnées, ici aussi, de codes QR qui permettent d'entendre chaque témoignage. Ce dossier pédagogique a pour but d'offrir aux enseignants du matériel didactique pour leurs cours consacrés à la Shoah. Il est disponible auprès de la Mémoire d'Auschwitz.



VOYAGE
D'ÉTUDES

SUR LES TRACES DE LA SHOAH EN POLOGNE

du 9 au 16 juillet 2018

La visite d'Auschwitz-Birkenau est l'une des principales activités de la Fondation Auschwitz / Mémoire d'Auschwitz ASBL depuis 40 ans. Ce voyage d'études durant lequel chaque année des rescapés partagent leur vécu avec les participants est un véritable concept pour les enseignants et les historiens. Mais ce qui est trop souvent oublié : Auschwitz représente l'épisode final du processus de l'extermination nazi.

C'est pourquoi nous avons créé il y a quatre ans, un nouveau voyage d'études : *Sur les Traces de la Shoah en Pologne*. Ce voyage de 8 jours guide un groupe d'environ 20 personnes à travers les anciens ghettos, les lieux de déportation et les centres d'extermination.

À chaque fois que nous visitons

une ville, nous évoquons la culture juive, nous passons par l'*Umschlagplatz* lieu de départ des déportations, et nous nous rendons à l'endroit où l'histoire s'est arrêtée pour les déportés : le centre de mise à mort.

Les lieux que nous visitons sont Varsovie, Łódź, Radom, Lublin, Zamość, Włodawa et Siedlce. Nous visitons les monuments, les mémoriaux et les musées de Chełmno nad Nerem, de Majdanek, de Bełżec, de Sobibór et de Treblinka.

Chaque visite est soutenue de manière didactique par des dessins et des plans, des photographies et des documents d'archives, ainsi que des témoignages de survivants et de bourreaux.

Nos propres historiens guident en

français. Le 3 février 2018, nous organisons une séance d'information où vous pourrez découvrir (gratuitement et sans engagement) les détails de ce voyage d'études exceptionnel.

Le 26 mai 2018, nous organiserons une journée de formation pour vous familiariser avec le contexte historique du voyage. Le prix est de 650 € par personne (calculé sur base de chambres doubles). Sont inclus : les vols aller et retour (Bruxelles / Varsovie), bus privé avec chauffeur pendant 8 jours, 7 nuits dans des hôtels confortables avec un petit déjeuner complet, deux repas chauds par jour, tous les billets d'entrée des visites de groupe. Un paiement en trois versements vous est offert.

Renseignements et inscriptions :
georges.boschloos@auschwitz.be

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue aux Laines, 17 bte 50 - 1000 Bruxelles

Tél. : 02 512 79 98
Fax : 02 512 58 84

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Publication réalisée grâce au soutien de

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Marjan Verplancke, Thierry De Win, Yves Monin, Jean Cardoen, Yannik van Praag
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print



SPF Sécurité Sociale
Services des
Victimes de la Guerre



Banque Nationale
Belgique